

9. Jean Starobinski

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

Pierre Jean Jouve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1967). 9. Jean Starobinski. *Liberté*, 9(1), 53–56.

9. Jean Starobinski

Jouve a-t-il utilisé des matériaux fournis par la psychanalyse ?

Permettez-moi d'abord de retourner la question. La psychanalyse n'a-t-elle pas, elle, utilisé, au moment où Freud élaborait sa pensée, des matériaux fournis par la poésie et la littérature ? Freud, qui était un homme extrêmement cultivé, et lui-même un très grand écrivain, a profondément analysé certains documents littéraires qui l'ont aidé à constituer la doctrine psychanalytique. Nous savons en quels termes Freud a refusé d'être salué comme « le découvreur de l'inconscient ». Les poètes et les philosophes a-t-il déclaré, ont découvert l'inconscient avant moi; ce que j'ai découvert, c'est la méthode qui permet d'étudier l'inconscient. La psychanalyse a donc commencé par trouver son matériau dans le langage, qu'il s'agisse de l'oeuvre poétique ou de ces témoignages plus confus que sont les rêves, les symptômes, dont elle s'est efforcée de donner une interprétation en clair. Mais le langage technique de la psychanalyse est lui-même un langage métaphorique; et d'une certaine manière, malgré son désir d'être une science, il est aussi langage poétique, il est une mythopoièse, une fabrication de mythes. Quand la littérature se tourne vers la psychanalyse, j'ai l'impression qu'elle y retrouve son bien, mais, bien entendu, à un niveau de conscience plus explicite.

Ce que Jouve a d'abord trouvé dans la psychanalyse, c'est une science qui consentait à prêter attention au rêve, à l'inconscient, au langage détourné du désir, à tout ce que la psychologie pré-feudienne avait négligé. L'invention poétique moderne, dont Jouve se réclame et dont il trouve la source en Nerval et en Baudelaire, reçoit à la lumière de la psychanalyse une plus forte signification. Il serait absurde d'affirmer que Jouve a cherché son inspiration dans la psychanalyse. Le vrai, c'est que l'inspiration, le rêve, le désir, l'expérience du sentiment, sont, chez lui, des données premières. Sa connaissance de la psychanalyse n'a fait qu'apporter, à un certain moment, la possibilité d'intégrer ces données premières

dans une vision du monde; elle a permis au poète d'élaborer sa théorie du travail poétique. C'est ce que nous propose la fameuse préface à *SUEUR DE SANG*, qu'il faut lire en lui juxtaposant les pages autobiographiques d'*EN MIROIR*, où Jouve s'explique très franchement sur le sens de sa rencontre avec la psychanalyse. J'insisterais sur un fait qui est à mes yeux capital. La part de la pensée freudienne que Jouve a acceptée, c'est celle qui regarde l'histoire primitive, l'histoire archaïque du désir (ce que Paul Ricoeur appelle l'archéologie du sujet). Mais, pour ce qui concerne le destin des pulsions et la fonction de purification dévolue à l'art et à la poésie, Jouve se situe très loin de la pensée de Freud. L'horizon spirituel de Jouve inclut donc le domaine des instincts et des pulsions, tel que Freud l'a révélé, mais l'horizon spirituel de Jouve le déborde en tous sens et le transmus. Tandis que Freud soumet les mécanismes pulsionnels à une description neutre, de type scientifique, Jouve, au contraire, fait intervenir des enjeux métaphysiques capitaux, dans le sens du salut ou de la perte. On assiste à la mise en oeuvre d'une grande dramaturgie poétique que Freud n'avait pas développée. La dramaturgie interne de l'oeuvre de Jouve, avec son accent religieux, ne doit rien à la psychanalyse. Si la poésie de Jouve procède d'une origine qui lui est propre (c'est de l'imagination, c'est l'inconscient du poète) nous pouvons dire aussi que cette poésie vise une fin qui lui est particulière. La psychanalyse intervient, mais seulement en cours de route, comme une étape transitoire. La part de la psychanalyse représente l'effort de connaissance, sans lequel l'inconnaissable ne se révélerait pas comme inconnaissable; elle est la lumière rationnelle sans laquelle l'obscur et l'irrationnel ne se manifesteraient pas en tant qu'obscur et qu'irrationnel. En définitive, il me semble que les rapports de Jouve, poète moderne, avec la psychanalyse, science moderne, sont du même ordre que les rapports que les poètes d'un autre âge (songeons à Dante ou à Pétrarque) pouvaient avoir avec la pensée et l'anthropologie de leur temps. Il faut ajouter, bien sûr, que la connaissance de la psychanalyse a sans doute permis à Jouve d'oser nommer plus nettement les images du désir qui s'offraient à son expérience. La diffusion de la psychanalyse, qui est un fait culturel capital, du vingtième siècle, a donné au poète la possibilité de compter sur un public plus réceptif, progressivement plus apte à percevoir, à accepter, le langage des symboles.

Question :

Jouve a-t-il cherché à nourrir sa poésie de mythes ?

J. STAROBINSKI :

A votre deuxième question, je répondrais d'une manière un peu détournée. La destinée de Jouve est jalonnée de rencontres dramatiques. Ce sont des rencontres humaines. C'est la rencontre de l'amour. C'est la rencontre de certains lieux privilégiés, tels que Sils-Maria ou le Val Bregaglia, qui apportent leur lumière à d'admirables poèmes, et à l'un des plus beaux récits de Jouve. C'est la rencontre de certains poètes, qui prendront figure d'intercesseurs. C'est la rencontre de certains musiciens, tels que Mozart ou Berg. C'est la rencontre aussi de la souffrance collective, et de la catastrophe historique qui a déchiré notre siècle.

Le propre de l'élaboration poétique jouvienne est d'élever ces rencontres à la dimension du mythe, et cela d'une façon spontanée. La transposition mythique est chez Jouve un mode fondamental d'existence et d'expérience : ce n'est nullement un parti-pris de style, un mode artificiel ou arbitraire d'écriture. L'histoire d'Hélène, part de l'aventure réelle racontée dans *EN MIROIR*, passe par le grand récit onirique *DANS LES ANNEES PROFONDES*, pour aboutir à la fusion poétique de la mémoire d'Hélène morte avec le paysage de la Haute-Engadine : cette histoire et sa lente progression à travers divers registres poétiques, offrent un admirable exemple de l'élan de l'imagination mythique, élan qui est en même temps celui d'une ascèse purificatrice. Tout, chez Jouve, part de l'expérience vécue, mais le vécu, chez Jouve, est éprouvé à l'origine avec une telle intensité de malaise et de souffrance que l'intervention de l'art (avec ses pouvoirs d'enchantement et métamorphose mythique) devient indispensable : l'art constitue un instrument de salut, ou du moins un moyen de ne pas succomber. L'expérience se fait donc poésie. L'homme Jouve devient le poète Pierre Jean Jouve, parce que c'est à cette seule condition qu'il peut obtenir le sentiment de délivrance. Je vois dans ce fait l'une des raisons pour lesquelles Jouve n'a cessé d'écrire de la poésie, jusqu'à ce jour. Le travail poétique chez lui est un travail continu. Il paraît lié à l'acte même de vivre, ou pour dire mieux, de survivre. Il correspond à une sorte de respiration. J'ajouterais que le mouvement d'ascèse et de dépouillement tend chez Jouve à dépasser la région du mythe. Au-delà des images mythi-

ques, l'élan poétique, se porte vers une contemplation sans image. Et ce qui m'émeut dans cette poésie, c'est l'espace mental très vaste qu'elle parcourt. Cet espace n'est pas seulement celui d'une exploration souterraine. Si Jouve n'ignore rien des lieux obscurs de la conscience et de l'inconscient, son oeuvre comporte toute une zone de clarté figurée par les images de l'altitude, par ces régions, si admirablement décrites par Jouve, où le glacier rencontre le ciel.

Ceci m'amène à votre troisième question.

A-t-il voulu montrer, demandez-vous, que ces mythes avaient leurs racines, non seulement dans l'inconscient individuel mais dans un inconscient collectif ?

Telle que vous la posez, cette question semble faire de Jouve, je le crains, un psychologue soucieux de démonstration. Or, il est poète et désireux seulement de transmuier une expérience en expression; soucieux seulement de donner une voix aux nécessités affectives qui l'investissent. Mais il se trouve que le mouvement qui va de l'expérience à l'expression, de l'émotion obscure à la transparence apaisée, est du même coup, et sans que le poète ait même à y songer, un mouvement qui, du singulier, du particulier, conduit à l'universel. C'est dans le mouvement de dépassement, de « transport » au sens large, que s'accomplit la valeur exemplaire et universelle d'une poésie. C'est en se sauvant lui-même que Jouve rejoint l'universel. En fait, j'oserais dire qu'aucun poète n'est immédiatement en contact avec l'universel. Or l'inconscient collectif tel que l'a décrit Jung est un universel. Si le poète était spontanément en contact avec l'universel, il n'aurait pas besoin de l'opération poétique. Il n'aurait pas besoin de travailler dans le matériau de la poésie. La poésie est *passage* à un universel, à partir de ce qui est vécu dans la solitude et la singularité. La poésie de Jouve, comme toute grande poésie, passe à l'universel à partir d'une expérience singulière; ici, nous devrions même dire: d'un tourment singulier, qui cherche issue par l'oeuvre difficile du langage, dans une région de liberté. Il se trouve que cette région de liberté, du même coup et comme par surcroît, est la région de la communication possible avec autrui, le domaine où (à tout le moins virtuellement) une conscience collective peut s'instaurer. Ainsi, je préférerais en appeler à une conscience collective, plutôt qu'à un inconscient collectif.